

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

— moins ^{non} \$ 25, 34, 50

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

ALLELUIA.

De lucers encore naissantes
Se dore le mont Moria ;
Dans le ciel des voix triomphantes
Chantent en chœur : " Alleluia "...
Par le plus horrible supplice,
Le suprême et saint sacrifice
Du Golgotha s'est consommé :
Vers le lieu de la sépulture
Du Dieu qui prit notre nature,
Se dirige alors Salomé.

Pour rendre à ce Corps adorable
Un hommage réparateur,
Après l'outrage abominable
Qu'il endura pour le pécheur,
Avec Marie et Madeleine,
Salomé veut, malgré sa peine,
Répandre un parfum précieux,
Et cette dévote compagne,
Arrive au pied de la montagne,
Quand paraît l'astre radieux.

" Hélas ! afin de nous permettre
L'entrée à ce sacré tombeau, —
Où les Juifs ont eu soin de mettre
L'inutile, injurieux sceau, —

Qui lèvera la grande pierre
Qui ferme l'ouverture entière ?
Qui nous fera voir en ce jour,
Se répètent souvent entre elles
Ces trois femmes toujours fidèles,
Le doux Jésus de notre amour ? ”

Mais à leur surprise bien grande
Cet obstacle n'existe plus,
Et, pour présenter leur offrande
Au généreux Seigneur Jésus,
Elles entrent avec la crainte
Que fait naître en leur âme sainte
Un profond et divin respect ;
Quand rencontrant un de ses anges
Qui chantent au ciel ses louanges,
Elles tremblent à son aspect.

“ Calmez-vous, se hâte de dire
Ce céleste Envoyé de Dieu,
Je suis venu pour vous instruire
Que Jésus a quitté ce lieu.
Ne soyez plus dans la tristesse ;
Tressaillez plutôt d'allégresse
Parce qu'il est ressuscité ;
Et c'est dans votre Galilée, —
Sa volonté s'est révélée, —
Que le Sauveur s'est transporté.”

De lumières éblouissantes
Se dore le mont Moria ;
Dans le ciel des voix triomphantes
Chantent en chœur : “ Alleluia.”
A ce triomphe de la vie
Sur la mort, la terre ravie
De Dieu le Père créateur
Annonce l'éternelle gloire,
En fêtant la grande victoire
Du Fils, le très-saint Rédempteur.

MARIE LOUISE.

ANDRÉ BRAVE-TOUT.

I

Non loin du pont de Clay, l'une des sept merveilles du Dauphiné, et au pied des montagnes aux cimes bleues si pittoresques, si chères aux artistes, André trouva son berceau en l'an de grâce 1804, par un joyeux jour de mardi gras. Son père, sans être riche, jouissait d'une aisance au niveau de ses besoins. Une maison blanche construite dans un verger, comme un nid de fauvette dans un bosquet, tout à côté une ferme, plus loin des champs qui devaient leur fertilité de chaque année à une culture modèle ; quatre chevaux ou mulets de labour dans les écuries, une douzaine de génisses dans les étables et quelques bonnes actions industrielles en portefeuille, constituaient la fortune de la famille d'André, famille honorable et respectée dans tout le pays.

Parfait honnête homme au point de vue du monde, bon chrétien même au point de vue théorique, mais indifférent par habitude plutôt que par système, aux pratiques de la religion, le père d'André avait pour compagne une femme pieuse qu'il appelait l'ange gardien de la maison. Madame Clotilde Rambaud pouvait en effet passer pour un ange sur la terre, car son âme d'élite semblait être le sanctuaire de toutes les vertus.

Epouse fidèle, bonne mère, excellente femme de ménage, Clotilde était l'orgueil et la joie de la famille, de même que Georges, son fils aîné et le petit André étaient la joie et l'orgueil de son cœur de mère.

Chaque jour le père Rambaud s'appliquait à développer les forces physiques de ses enfants pour en faire des hommes solides et vigoureux ; chaque jour aussi la mère de famille cherchait à former leur caractère pour en faire des hommes vertueux et de bons chrétiens. Quand le père, retiré jeune encore du service de la marine, avait captivé, par d'intéressantes histoires maritimes, la curieuse attention de ses enfants et leur avait dit qu'il n'y avait pas au monde de plus bel état que celui de marin ; la mère complétait ses récits en prouvant avec l'éloquence logique des faits que les chrétiens faisaient les bons marins. Si, pour donner plus de force à son assertion, elle en appelait à l'opinion de son mari, celui-ci affirmait que les marins étaient les meilleurs chrétiens, attendu que rien au monde, comme la vue de la mer, ne pouvait donner aux hommes

l'idée de la grandeur et de l'immensité de Dieu. " Celui dont l'âme pure peut se présenter sans crainte devant Dieu, disait M^{me} Rambaud, celui-là ne redoute pas la mort, souvent même il la bénit *avec amour*. La véritable force, le vrai courage se trouve toujours dans la paix d'une bonne conscience. Qu'en penses-tu Rambaud ?

— Je pense que tu as raison : si parfois l'on trouve un homme brave parmi des mécréants, autrement dit des *propres à rien*, on ne rencontre jamais un homme lâche parmi les croyants en Dieu. J'ai connu un matelot dont les lèvres ne s'ouvraient jamais que pour blasphémer Dieu ; eh bien ! cet homme, que les camarades redoutaient en raison de sa force physique et de son caractère agressif, était plus faible par le cœur qu'un enfant en nourrice ; il relevait dédaigneusement le front devant une croix, mais il le courbait en pâlisant devant le sifflement d'un boulet passant dans les cordages..... A Navarin, surpris par une indisposition subite, il abandonna trois fois en une heure son poste de combat, en laissant derrière lui des traces nauséabondes de son peu de courage. Si dans ce moment un coup de mitraille l'avait emporté, il ne serait pas mort en odeur de sainteté, je vous assure.

" Depuis ce moment, les camarades, le mettant à la quarantaine de leur estime, lui ont donné pour sobriquet un nom illustré par Molière dans son *Malade imaginaire*.

" A la même bataille de Navarin, un jeune enseigne, que les anciens appelaient *poule mouillée de sacristie*, se comporta comme un lion : au plus fort de la bataille il recherchait de préférence les postes les plus périlleux. Dès le premier coup de canon il s'était relevé brave comme un Jean-Bart... Le secret de l'héroïsme se trouve souvent dans une prière. "

— Le secret de la vertu s'y trouve toujours, ajoutait Mme Rambaud... Prions donc, mes enfants, prions Dieu, prions son auguste mère, l'étoile des marins et des petits-enfants... " Alors joignant leurs mains devant un crucifix orné d'un rameau bénit, elle terminait ainsi ces causeries intimes qui avaient ordinairement lieu le soir. Après ce pieux exercice, les enfants fatigués par les jeux de la journée, demandaient au sommeil des forces pour les jeux du lendemain : Mme Clotilde lisait pour son mari un chapitre de l'histoire de la marine française, pour elle un chapitre de la vie des saints. Le marin retraité les écoutait tous les deux avec une égale

attention, en fumant tour à tour un *brûle-gucule* ou une vieille pipe culottée.

La nature des enfants est comme celle du sol, plus ou moins apte à recevoir l'épi qui produit la moisson fertile, la parole qui féconde les jeunes âmes pour le bien. Georges, âgé de dix ans, tressaillait aux pieux enseignements de sa mère, André bondissait aux récits guerriers de son père. Le premier, d'un caractère doux et laborieux, annonçait qu'il serait un jour le calme parfait de la pieuse femme qui avait su trouver le chemin de son cœur, le second, âgé de huit ans, et d'une nature ardente, impétueuse, révélait, par des instincts opposés à ceux de son frère, le rôle turbulent et dominateur qu'il chercherait à jouer dans la vie. Georges appliqué et studieux, était l'orgueil du maître d'école, qui le citait pour modèle à tous et pour tout. André, faisant l'école buissonnière du matin au soir, était la terreur de tout le canton. D'un courage et d'une force surtout, peu commune à son âge, il se livrait avec passion aux exercices du corps plutôt qu'à ceux de l'esprit. Les nids d'oiseaux n'étaient jamais assez mystérieusement et assez haut placés dans les arbres pour qu'il ne parvînt à les dénicher ; les fruits des vergers en automne, les œufs frais des poulaillers au printemps, les poules même des voisins en toute saison, excitant ses instincts de conquête, devenaient souvent sa propriété par ce qu'il appelait le droit de la rusé et de la rapine... Inaccessible à la crainte du châtiement, il subissait avec un stoïcisme lacédémonien les corrections toutes les fois que, surpris en flagrant délit, il devenait à son tour la propriété accidentelle du plus fort. Tour à tour rossant les uns, battu par les autres, surnommé par tous ses camarades *Brave-Tout*, André se faisait cependant aimer et pardonner par les qualités de son cœur dominant toujours les écarts de sa tête, et par la finesse de son esprit fertile en expédients.

Un jour qu'il avait fait une *razzia* en règle dans le poulailler d'une voisine, et que celle-ci le menaçait de la colère de son mari :

—Ce n'est pas moi qui ai pris vos poules, ma commère, lui dit-il.

—Comment, mauvais petit garnement, lui répliqua celle-ci, ce n'est pas toi ?

—Non, ce pas pas moi !

—C'est peut-être la grise notre ânesse.

—Vous l'avez dit, c'est elle... et je puis vous le prouver par-devant témoins... Le désirez vous ?

—Je l'exige.

—Eh bien ! venez avec moi... Alors, accompagné de quelques personnes choisies pour servir d'arbitres au différend, il les conduisit auprès d'une vieille tour où souvent, disait-on, un sorcier venait rendre ses oracles...

L'endroit se prêtait admirablement aux sortilèges... Arrivé là, le jeune maraudeur se recueillant s'écria :

—Au nom de la vérité, sorcier je t'évoque ; réponds-moi. Qui a pris les poules de la mère Jélagobe ; est-ce moi ou l'ânesse ?... Une voix mystérieuse répondit aussitôt : l'ânesse...

L'épreuve fut renouvelée trois fois avec le même succès, au grand ébahissement de gens naïfs, prenant au sérieux le son d'un écho pour la voix d'un sorcier réputé depuis longtemps dans tout le pays. Quelques mois après André se réconcilia complètement avec la mère Jélagobe en sauvant, au péril de sa vie, l'enfant unique de cette femme, la petite Louise tombée accidentellement dans les eaux rapides du Drac.

Un jour, André Brave-Tout venait d'atteindre sa quatorzième année, il alla trouver son père et sa mère et leur dit, avec une gravité qui ne lui était pas ordinaire : « Vous savez, mes chers parents, combien je vous aime et combien je suis heureux près de vous ! Depuis ma naissance votre tendresse a pourvu à mes besoins de chaque jour. Vous m'avez chauffé quand j'avais froid, vous m'avez nourri quand j'avais faim, vous avez essuyé avec vos lèvres mes larmes quand je pleurais.. Vous m'avez appris, vous ma bonne mère, que j'avais été créé et mis au monde pour aimer et servir Dieu, vous m'avez appris, vous mon bon père, que j'avais été mis sur la terre pour aimer et servir mon pays...

—Mais, triple sabord ! où diable veux tu en venir avec ce préambule de Jérémie, s'écria le père Rambaud en débouffant sa pipe, tandis que sa femme dérobaît, avec le coin de son mouchoir, une larme égarée sur les bords de sa paupière.

Je veux en venir là par où j'aurais dû commencer sans phrases, car je le vois, je n'ai pas été créé et mis au monde pour faire un *savantas*, comme dit notre magister, je veux en venir à vous dire que, malgré tout l'amour que j'ai pour vous, je suis dans l'intention de vous dire adieu et à revoir.

—Comment, André, tu voudrais nous quitter, lui dit Mme Rambaud, avec un son de voix qui exprimait un reproche.

—Oui, ma mère, à seule fin de mettre en pratique les enseignements du vertueux auteur de mes jours ; je veux servir mon pays sur les vaisseaux du roi.

—Mais, mon enfant, tu n'as pas l'âge, tu es trop jeune encore :

— Pierre Chalumeau, le garçon de notre voisin, est plus jeune que moi, et cependant il y a deux ans qu'il a l'honneur d'être mousse à bord du *Labrador*. Je serai mousse comme Pierre.

— Pierre qui roule n'amasse pas mousse, fit le père Rambaud, heureux de placer ainsi un mauvais jeu de mots entre la satisfaction que lui faisait éprouver la résolution de son fils et le désir secret de le garder auprès de lui.

—Vaisseau qui roule, répliqua l'enfant, amasse profit et gloire... Ne m'avez-vous pas dit, que le bâton d'amiral se trouvait souvent dans la ceinture rouge du simple matelot.

—Il est ambitieux le petit.....

—De faire comme son père a fait, de bien servir son pays...

—Ainsi, tu veux nous quitter ?

—Pour revenir plus digne de vous...j'aime mieux être un bon matelot sur mer qu'un mauvais *propre à rien* sur le plancher des vaches, comme disent les camarades.

André répondit avec fermeté à toutes les objections qui lui furent faites, et il finit par obtenir un consentement conforme à ses désirs et dont par avance au besoin il était décidé à se passer. En cherchant dans ses souvenirs les noms de ses anciens compagnons d'arme, le père Rambaud se rappela celui du capitaine du port de Toulon, avec lequel il avait eu d'étroites relations d'amitié ; il pensa avec raison que cet officier pourrait servir de protecteur et de conseil à son fils. Rassuré sur ce point, il consacra les quelques jours qu'André devait rester au pays, à donner au futur marin les premières notions du métier qui a procuré Jean Bart et Duquesne à la France.

La soirée qui précéda le départ d'André fut grave et solennelle, toute la famille se trouvant réunie autour du foyer, le père Rambaud dit à son fils :

« Dans quelques heures tu seras loin de nous ; mais notre pensée t'accompagnera partout et toujours : Dieu veuille, mon enfant, que la tienne ne se sépare jamais de la nôtre. Dans toutes les

» épreuves qui te sont réservées, n'oublie jamais ton titre de Fran-
» çais, et rappelle-toi avant toutes choses ta qualité de chrétien. Si
» moins souvent que ta tendre mère j'ai prononcé devant toi le
» nom de l'arbitre suprême de nos destinées, c'est que je savais par
» ma propre expérience toute la puissance d'une voix de mère, par-
» lant de Dieu à ses enfants... Cette voix-là, vois-tu ! a des ressorts
» qui ne meurent jamais dans les âmes honnêtes... cette voix, ondu-
» lant à travers les erreurs et les agitations de la vie, se réveille tou-
» jours infailible à l'heure de la mort Sois donc avant tout bon
» chrétien, car en étant bon chrétien, tu seras bon Français, bon
» marin, bon fils, bon camarade. Soumis à la discipline, et tu le
» seras d'autant plus que tu seras fidèle aux commandements de
» Dieu, honore et respecte tes chefs, sois conciliant et bon pour tes
» égaux, sois juste et doux pour tes inférieurs. Courageux dans le
» péril, humble dans le succès, n'abuse dans aucun cas de tes for-
» ces ou de ta supériorité. La force soutient le droit, mais elle ne
» le constitue pas. Ne soumets jamais ta conscience et ta raison à
» la crainte du respect humain ; le respect humain est le courage
» des sots et des poltrons... Lorsque sur le pont de ton navire tu
» rencontreras devant toi des religieuses ou des prêtres, découvre
» religieusement ton front devant ces saintes femmes et devant ces
» hommes pieux comme devant l'expression la plus parfaite de la
» vertu et du dévouement. Ne ris jamais de la raillerie qui surgit
» rait sur leur passage, la raillerie est l'arme des lâches ; l'approba-
» tion même secrète de la raillerie devient complice de la lâcheté...
» si on les insultait en ta présence...

— Double sabord ! s'écria l'enfant en serrant les poings, je pen-
serai à ma mère, et alors malheur aux insulteurs !...

— « Très-bien ! André, répliqua le père, mais *rengaine* ta juste in-
» dignation, car ces outrages de mauvais goût et d'une autre épo-
» que ne se trouvent plus guère aujourd'hui que dans les tartines
» filandreuses de quelques feuilles révolutionnaires et philosophi-
» ques : le bon sens du peuple en a fait justice. . . Dans toutes les
» circonstances de ta vie, qu'elles soient heureuses ou tristes, sou-
» viens-toi que la croix est une boussole qui conduit infailiblement
» au port du salut tout homme qui, possédant au cœur la loi de
» Dieu et l'amour du prochain, nage, à pleines voiles, dans les
» eaux de l'honneur et de la vertu... »

Le lendemain matin, André Brave-Tout, nanti d'une lettre de re-

commandation pour le capitaine du port de Toulon, et d'une ceinture où sa bonne mère avait glissé dix pièces d'or toutes neuves, quitta, le cœur joyeux, mais les yeux humides, la maisonnette blanche témoin des jeux de son enfance, le clocher de son village qui, plus d'une fois, lui fit retourner la tête, les jeunes camarades que si souvent il avait rossés et qui lui firent les honneurs de la conduite jusqu'au rondau du magnifique cours qui sert à la fois de grande route et de promenade à la ville de Grenoble.

Trois jours après il contracta à Toulon, dans les mains du capitaine du port qui le reçut comme son fils, un engagement de deux ans, dans la marine militaire.

A. BALLEVDIER.

(*A continuer.*)

LA BIBLIOTHEQUE DE LA MERE DE FAMILLE.

Enfin, en toute hypothèse, la mère chrétienne aura soin d'avoir aussi sa bibliothèque. Et pourquoi non ? Autant la mission du gouvernement de la maison lui enlève les loisirs requis pour viser à la science éminente, autant elle a besoin, nous l'avons dit, pour bien remplir tous ses devoirs, de posséder une foule de connaissances fort utiles, comme l'enseignement chrétien, l'histoire, non falsifiée mais authentique, et l'ensemble des notions élémentaires qui sont données à ses enfants. Qu'elle étende le plus possible l'importance de sa propre bibliothèque. Qu'elle n'y reçoive que des ouvrages de choix, noblement pensés, parfaitement écrits ; qu'elle y place en vue ceux dont la lecture offre le plus d'attrait ; et, peu à peu, par cette adroite et honnête concurrence, elle empêchera beaucoup de mal, elle fera beaucoup de bien ; et elle pourra se rendre le témoignage de s'être conduite chrétiennement dans l'une des difficultés les plus ardues de sa situation. — H. CHAUMONT, ptre.

Les HOMONYMES SIMPLES de la langue française sont en vente aux bureaux de la FAMILLE, etc. Broché 30 centins, relié 50 centins.

A ROME : PAR CI, PAR LÀ.

CHAPITRE DIXIÈME

Dimanche, 4 mai. — J'ai dîné avec Mgr Labelle et Mgr Baroncini, chez le Père Tenaillon. J'avais reçu dans l'avant-midi ce mot de Mgr Labelle : " Cher ami, j'ai lu votre mémoire avec un grand plaisir. Il est logique, clair, concluant. La chaîne de l'argumentation se soutient d'un bout à l'autre, et celle de Québec me paraît rompue en plus d'un endroit. A mes yeux, ce mémoire assure le gain de votre cause. Enfin la cause de Montréal a donc été plaidée parfaitement une bonne seule fois, et c'est celle-ci. C'est une grande consolation pour moi de pouvoir dire : le plaidoyer est complet sous toutes ses faces. Si l'on perd, la cause a été magnifiquement plaidée. Je n'ai pu me rendre ce témoignage dans les autres plaidoyers de Montréal. Celui-ci soulage ma conscience."

M. Belnoue ne partira pas maintenant. J'en suis fort heureux. Je lui ai trouvé de l'ouvrage chez Mgr Labelle. Voici l'introduction que je lui donnai :

" J'ai entendu dire que vous aviez de l'écriture à faire. Dans ce cas-là si vous n'avez pris encore aucun engagement, je me permettrai de vous présenter M. Belnoue. Vous ne pouvez trouver mieux, nulle part. Il a une belle main, il est très discret, il connaît à fond toutes les minuties de l'orthographe française, et il entend parfaitement ces choses-là. Il m'a rendu sous ce rapport de très grands services. Il m'a épargné un gros mois de travail, sans compter qu'il a soulagé mes journées et m'a rendu agréable le séjour de Rome dans les circonstances. Il me semble que vous feriez bien de copier toutes vos lettres et tous vos documents dans un cahier, comme celui que je vous envoie pour l'examiner. On sauve beaucoup de temps et de trouble, quand il faut référer à une pièce justificative. Vous pourriez même mettre un index à la fin du cahier. M. Belnoue devait partir pour Munich en Bavière, lundi ; mais si vous étiez prêt à lui donner de l'ouvrage dès maintenant, il retarde-

rait son départ d'autant de semaines qu'il sera nécessaire. Enfin ayant trouvé l'homme aisé, facile et maniable, tel qu'il le faut pour ce genre de travail, j'ai voulu vous assurer ses services, si vous en aviez besoin, n'ayant pas oublié ce que je vous dois moi-même."

M. Belnoue restant, je profiterai de sa présence. J'ai reçu des lettres de Mélina, d'Adéline et de Marie-Louise. En rentrant je trouvais sur ma table la lettre de celui qui s'appelle lui-même le Vicaire Noir, avec une lettre de Madame Judes Ethier. Je me trouve à suivre les affaires de St-Lin de près, comme celles de la Propagande. M. Payette m'a écrit de la capitale fédérale. Au revoir ! et priez pour moi. Il faut en prendre son parti, je fais une affaire qui est longue ; mais, comme toutes les choses humaines, ça finira.

Lundi, 5 mai. — J'ai reçu votre lettre datée d'Ottawa. Je suis heureux que vous vous soyez donné une petite vacance pour vous refaire des fatigues du carême. Comme cela, on croit dans la Capitale que je pourrais bien m'occuper ici d'autres choses que de l'Université !

Le Père Paradis est arrivé à Rome depuis huit jours. Il est venu me voir, et m'assure que sa cause va entrer cette fois régulièrement. Avec d'autres choses, ce qui va lui nuire, c'est qu'il veut se mettre fondateur d'un ordre qui s'appellera "Missionnaires Oblats de St-Jean-Baptiste," ayant pour motto : *Vox clamantis in deserto*. Il pourrait bien en effet crier dans le désert. Ses idées sont exposées dans un petit volume de cinquante pages, où le bon grain est mêlé à l'ivraie. Ce n'est pas le moment, lorsqu'il veut rentrer de force dans sa communauté, de se poser en fondateur. L'un exclut l'autre.

M. Belnoue a été voir Mgr Labelle, et il en est revenu avec une botte de documents qu'il doit copier trois fois. Cela lui donne de l'ouvrage, des revenus et lui permet de rester avec nous. Je sais qu'il lui est agréable de prolonger son séjour à Rome, et je me réjouis d'en être la cause accidentelle.

Les forces reviennent complètement, avec l'appétit. Je sens

la vigueur reprendre tous mes nerfs. Mais il faut avouer que j'ai été soigné avec intelligence, avec des attentions toutes maternelles par un ange de bonté et de délicatesse. J'ai compris encore une fois ce que je sais depuis longtemps, que la manière de rendre un service peut en doubler le prix, quand elle est dictée par les meilleurs sentiments de l'âme. Buana notte ! madre et fratre.

A M. J. O. Cabana, ptre. — Mon cher ami, j'ai reçu votre lettre du 16 avril, alors que vous étiez curé de Ste-Henriette, et que vous visitiez cette côte chère à votre cœur. *Fanne !... Betsy...* Vous n'avez pas besoin d'*excuse*, car personne ne vous *accuse*. Le proverbe dit : Mieux vaut tard que jamais.

Vous vous appelez le "Vicaire Noir" par opposition, je suppose, à la couleur rouge, et aucunement pour médire de ce poil-là, qui généralement est très fin, luisant et chic. Du reste, l'Écriture elle-même ne dit-elle pas : "*Nigra sum, sed formosa.*" De *formosa* à *formosus*, il n'y a pas loin ; et pourquoi ne serait-ce pas à vous que s'appliquerait ce vers de Virgile :

Formosus Corydon ardebat Alexin.

J'ai reçu une lettre de St-Lin, qui me parle de votre passage aux soucis de la cure : " M. Payette est à Ottawa. M. Cabana est un bon petit curé, obligeant, sans un sou de malice." C'est un certificat sérieux. Avec la douceur, on va loin : " Bienheureux les doux, car ils posséderont la terre." Surtout quand ils ne prêchent pas longtemps. Il vaut mieux rester sur son appétit que de trop manger. Il paraît qu'il en sera parlé de votre semaine sainte. Un autre m'écrit : "Que c'était donc beau le jour de Pâques ! et les offices de la Semaine Sainte avaient été bien imposants."

Rien d'étonnant que vos cérémonies soient si gracieuses, et vos paroles si sucrées, quand on a visité tant de cabanes à sucre, mangé tant de *tir*, de *toques* et de *trempettes*, que huit jours après les boyaux en geignent encore. Pendant ce temps-là, ici, je mangeais des pilules de Kusso, à peu près ce que l'on peut

imaginer de plus désagréable au goût, sans compter que la couleur ne dit rien qui vaille.

Au revoir ! vous dites que vous avez hâte que je retourne : hâte partagée, croyez-moi. Cependant une chose me console, c'est que je suis tranquille sur ma paroisse, de quelque côté que je me tourne et que je dise comme au jeu de la bataille, *rouge ou noir !* Vale. Ora pro me. Et persuasum habet quod tibi sum Totus in Christo.

Mardi, 6 mai. — Bonne nouvelle ! Monseigneur Labelle, ces jours-ci, a été voir le cardinal Simeoni ; Son Eminence lui a parlé très favorablement de mes projets. Hier soir, il rencontrait Mgr Jacobini qui lui dit : “ Nous sommes pour donner une réponse favorable à M. Proulx, mais je ne lui ai pas encore annoncé la nouvelle. Nous attendons pour cela son mémoire. Ne lui dites rien.” Mgr Labelle était tenu au secret, c'est pour cela qu'il s'est dépêché de me le dire. Que l'on me réservait une réponse favorable, je m'en doutais fort bien, c'était facile à voir ; mais enfin le mot n'avait pas encore été lâché. Tout de même, ce m'est un plaisir de le savoir d'une manière formelle. J'ai plus de courage pour travailler. Vous ne sauriez croire le soin que je voudrais apporter à la rédaction de ces mémoires ; ce sont, voyez-vous, des pièces qui resteront. Je me couche content et je vous invite à bénir le bon Dieu avec moi.

A Madame Judes Ethier.—Madame, j'ai l'honneur d'accuser réception de votre lettre du 20 avril, et je vous remercie de toutes les bonnes paroles qu'elle renferme. Je comprends vos joies maternelles en voyant Ubald prendre part d'une manière active aux offices de l'église pendant la Semaine Sainte. Votre foi vous fait comprendre la hauteur des fonctions auxquelles Dieu l'appelle. Mère chrétienne, c'est là la plus belle récompense de tous les sacrifices que vous vous êtes imposés pour l'éducation de votre famille. Si j'ai pu faire quelque chose pour Ubald, j'en suis heureux. Pour moi personnellement jusqu'ici, je n'ai eu qu'à me louer de lui. Il faut espérer que

Dieu finira son œuvre et que, avant longtemps, il vous sera donné de voir monter votre fils à l'autel.

Quand je suis parti cet hiver, je calculais bien revenir pour le mois de Marie à St-Lin ; mais l'homme propose et Dieu dispose. Cette prolongation d'absence est pour moi un supplice. Mes affaires vont bien ; mais à Rome, c'est le pays des gens pas pressés. Du reste, ces lenteurs sont sages, et j'en comprends la nécessité. Je me fais d'avance un gros plaisir de mon retour à St-Lin. Je retournerai chargé des bénédictions du Saint Père pour les paroissiens de St-Lin et de bien d'autres choses.

Je me recommande à vos bonnes prières. Je salue votre mari, votre père et son épouse, votre beau-père et son épouse. Vous direz au Père *Breume* qu'il ait bien soin de sa vieille ; car, s'il la perd, pour le coup, je lui refuserai un certificat pour aller en chercher une cinquième dans les paroisses voisines. Ma santé est bonne. Vous n'oubliez pas sans doute, que l'année dernière, à peu près à même époque, vous avez été préservée d'un grand accident, probablement par la protection d'un petit ange qui prie pour vous au ciel.

Au revoir ! et croyez-moi, etc...

A Monsieur Ephrem Hudon.—Monsieur, mieux vaut tard que jamais, c'est pourquoi, je viens remplir aujourd'hui la promesse que je vous ai faite de vous écrire. Mais je n'avais pas encore visité votre cimetière de Capucins. Quoi ! vous avez le courage de trouver cela beau !... C'est une horreur... Je l'ai parcouru les cheveux droits sur la tête et le frisson dans les veines. Tout de même il est curieux, en même temps que saisissant, de visiter ces vastes caveaux bien éclairés, cette voûte et ces parois ornés de dessins, de rosaces, de guirlandes, de lustres suspendus faits d'ossements humains. En voyant dans l'attitude de la prière et du sommeil, apparaître ces morts, anciens et nouveaux, revêtus de leur robe grossière, on croirait assister à la résurrection du jugement dernier. Dans tous les cas, je ne conseillerais pas à Madame Hudon de visiter ce souterrain, c'est pire que traverser de l'île d'Orléans à Ste Anne.

Mes affaires vont bien. Mon voyage se prolonge. J'ai bien hâte de retourner. Quand bien même on voudrait me retenir, ici, pour avoir le spécimen d'un beau canayen, n'allez pas craindre que je reste. Rome a de beaux monuments, aucun ne me parle au cœur comme le clocher de St-Lin. Le *Pincio* vaut-il cette rue qui longe une petite rivière, sur le bord de laquelle s'élève un cottage où se trouve, à l'étage supérieur, une gentille petite chapelle, et où l'on croque de si bonne *tir*. M. Cousineau en retient un bâton pour la prochaine fois qu'il ira y dire la messe.

J'apprends que Madame Hudon se mêle encore d'être malade. Allons, qu'elle soit sage. Je lui envoie dans ce but un Sacré-Cœur de Jésus. Pour vous, j'ajoute un Très-Saint Cœur de Marie. Vous lui adresserez pour moi une petite prière, lorsque vous irez à l'Église pour le Chemin de la croix. Comme je sais que tous les étés, Madame Hudon prend une fille pour l'aider, je lui envoie une Lumina italienne.

Il n'est pas possible de souhaiter une plus belle température sur la terre que celle du mois d'avril et de la première partie de mai à Rome : beau ciel pur, douce chaleur, verdure du feuillage, parfums des fleurs, chants des oiseaux, lumière pourprée du soleil, partant gaieté dans l'atmosphère et dans les cœurs. Il ne manque qu'une chose, une petite brise des Laurentides. En attendant que j'aie la respirer avec vous, croyez que je demeure avec considération, etc...

Mercredi 7 mai.—Oui, bénissons le bon Dieu. Il nous a fait une vie bien douce. Il nous a donné les biens de la terre avec largesse. Horace appelait cet état "la médiocrité dorée." Ceux qui sont très riches, généralement sont inquiets, et ont une foule de désirs qu'ils ne peuvent satisfaire. Ceux qui sont très pauvres ont besoin d'une grande patience, pour ne pas murmurer. Pour nous, nous n'avons jamais manqué de rien, ni nécessaire, ni superflu. Notre maison est un nid propre et chaud. Notre table est abondante. Notre lit est moi, excepté le mien ; mais c'est que je préfère coucher sur la dure.

Dieu a tourné notre âme vers les choses d'en haut...

Vous y pensez sans doute. N'importe. Je vous le dirai. N'oubliez pas que le mois de juin est consacré à recevoir un paiement de la réparation. Il faudra en avertir les paroissiens d'avance. Vous choisirez au moins une couple de jours chaque semaine, où vous vous tiendrez au bureau. Arrangez cela comme il vous plaira, vous rappelant toujours qu'à la campagne, il faut donner plus de latitude qu'à la ville. Ce serait mieux si on pouvait les soumettre complètement à la règle, mais le mieux n'est pas de ce monde. Ce sont là les petits inconvénients du métier.

Le premier de mai, l'artillerie et la cavalerie se sont promenées toute la journée dans la ville, pour prévenir les manifestations d'ouvriers ; et tout le temps d'ouvriers manifestants, il n'y en avait point. Les italiens sont des gens prudents. Ils savent se battre sans verser de sang, et faire des révolutions sans se tirer inutilement. Il n'est pas moins vrai qu'ils ont la finesse en partage. Sans sacrifier le principe, ils savent être opportunistes jusqu'à l'extrême limite pour le bien comme pour le mal. Leur esprit est délié, ils ont le génie des distinctions ; et à la vivacité des Français, ils joignent le flegme de l'Anglais et la lenteur de l'Allemand. C'est un peuple fait pour la diplomatie. Humainement parlant le centre de l'église ne pouvait être mieux placé qu'au milieu de l'Italie. Pas un peuple ne saurait comme eux ménager la susceptibilité des autres nationalités.

J.-B. PROULX, ptre.

NOUS TENONS EN VENTE :

La FAMILLE de 1891, reliée, \$1.10. Franc de port.

La FAMILLE de 1891, reliure en toile, avec lettres d'or au dos et au recto \$1.35. Franc de port.

C'est un bon marché considérable. Profitons-en.